

« Fou d'amour », itinéraire d'un prêtre meurtrier

L'auteur de « Capitaine Achab » et « Jeanne captive », Philippe Ramos, s'empare avec force et sobriété d'un retentissant fait divers des années 1950, l'affaire dite « du curé d'Uruffe ».

En décembre 1956, à la stupéfaction générale, le suspect d'un double meurtre horrible – une jeune femme et le bébé qu'elle s'apprêtait à mettre au monde – était arrêté en Meurthe-et-Moselle : c'était Guy Desnoyers, abbé d'Uruffe. Ayant avoué l'assassinat de celle qui avait été son amante et de l'enfant à naître, dont il était le père, l'homme fut condamné aux travaux forcés à perpétuité en 1958, bénéficia d'une libération conditionnelle vingt ans plus tard et termina sa vie dans une abbaye du Morbihan, où il mourut en 2010.

Dans cette France d'après-guerre, encore déchirée entre communistes et catholiques, l'affaire, aujourd'hui oubliée, eut un retentissement aisément imaginable, dont les archives de *La Croix* – entre autres – ont gardé trace. Un texte tonitruant de Claude Lanzmann, intitulé « Le curé d'Uruffe et la raison d'Église » parut même dans la revue *Les Temps modernes* de Jean-Paul Sartre, une fois le verdict tombé. Le débat sur la peine de mort, déjà, faisait rage.

FAIT DIVERS HORS-NORME

Voilà pour le contexte historique d'un fait divers hors-norme (le précédent meurtre perpétré par un prêtre remontait en France à 1830), dont s'empare Philippe Ramos dans *Fou d'amour*, après y avoir déjà consacré un court-métrage, *Ici-bas*, il y a une dizaine d'années.

Ce réalisateur à la carrière discrète mais apprécié des cinéphiles pour son beau *Capitaine Achab*, sorti en 2008, explore cette horifiante affaire à sa manière, toute personnelle, s'autorisant quelques écarts avec la réalité pour mieux en venir à son « motif » de prédilection : « creuser l'intimité des êtres humains, mettre l'homme à nu, peindre ses désirs, ses folies ».

UN FILM SUBVERSIF

Abandonnant d'emblée le « contexte » auquel font allusion les lignes précédentes, traitant heureusement par l'ellipse les épisodes les plus sordides de cette histoire, imaginant le condamné guillotiné et prenant la parole depuis le panier où repose sa tête tranchée – par l'intermédiaire d'une voix off très réussie –, Philippe Ramos signe un film envoûtant, remarquable de maîtrise, subversif non en raison seulement de l'identité de l'assassin, de l'outrage insondable de son crime, mais aussi dans sa manière de faire cheminer le spectateur.

Melvil Poupaud – immense acteur, qui signe une fois de plus une interprétation époustouflante – enfile pour lui la soutane de ce prêtre dévoyé, écarté de sa première affectation pour des raisons de mœurs, envoyé dans un petit bourg de campagne où sa séduction ne tarde pas à agir sur la châtelaine – Dominique Blanc, tout en nuances et justesse – et nombre de paroissiennes.

REMARQUABLE DE MAÎTRISE

Le ton du récit, au début si léger, insouciant, à peine goguenard, plaisant et pas assez inquiétant, dit bien le cynisme intérieur de ce jouisseur sûr de son pouvoir d'attraction, dominé par son sentiment de toute-puissance, ses obsessions, dissimulateur peu à peu rattrapé par la folie qui le poussera au plus extrême des actes. Itinéraire d'autant plus troublant qu'il se déroule au cœur de décors bucoliques, d'une tranquille campagne, superbement filmée.

Cinéaste subtil, Philippe Ramos signe une œuvre étonnante, sobre et ponctuée d'images fortes, préférant toujours la suggestion d'un plan en forme de tableau à la démonstration éprouvante et vulgaire. À distance égale de l'érotisme et de la violence.

ARNAUD SCHWARTZ

